

à sauter les grilles du square Jean-XXIII, au chevet de Notre-Dame, pour donner libre cours à ses nouveaux désirs ! Certes, son amitié passionnée pour Drieu, qui l'avait si bien cerné, ou même sa dépendance affective à Breton avaient fait naître les premiers soupçons. Hormis l'homme dont il serait tombé amoureux pendant l'Occupation – Philippe Forest se refuse là encore à jouer les Sherlock Holmes ou les Mireille Dumas –, rares étaient pourtant ceux qui avaient eu la preuve concrète de son homosensualité. Et voilà que le membre du Comité central du PCF, prix Lénine 1956, sort toutes voiles dehors. En voyant l'intellectuel soviétisé se changer en Cendrillon, ses plus vieux amis ne purent que se retirer sur la pointe des pieds.

Ce coming out final m'a semblé la partie la plus réjouissante du livre. C'est alors qu'Aragon apparaît le plus libre, le plus réellement inventif et fécond aussi (*Henri Matisse, roman, Le Mentir-vrai*). Car si Aragon a aimé l'amour – son aspect le plus attachant, avec son insatiable boulimie de lectures –, et si Ferré et Ferrat ont chanté cet amour de l'amour, jusqu'à le rendre populaire, il a aussi voulu la terreur. Ce n'est pas seulement par besoin de s'unir qu'il a passionnément aimé des femmes fortes (Nancy Cunard, Elsa) et des hommes d'un bloc (Breton, Thorez). Quelque chose en lui, que Philippe Forest s'interdit de figer sous le nom de « masochisme » – mais quoi d'autre peut pousser un écrivain à adhérer à une forme de pensée aussi impersonnelle et servile que le stalinisme ? –, condamne cet enfant des beaux quartiers à les anathémiser violemment, avant de revenir les habiter en fanfare. Une guerre de classe d'autant plus trouble, rétrospectivement, qu'Aragon n'eut de cesse de médire en privé de l'ouvriérisme qui régnait dans le Parti et qu'il se mit à vivre fastueusement dès qu'il le put. Difficile de ne pas voir aussi dans cette trajectoire en boomerang l'effet de cette bâtardise qu'évoquait la regrettée Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman*.

Il serait évidemment caricatural de dire qu'Aragon n'a célébré la Guépéou que pour retrouver sa place de prince de Neuilly dont son géniteur, le préfet de police Andrieux (déjà étonnant d'ambiguïté idéologique), l'avait en partie privé en cantonnant sa mère à une dépendance modeste. Un homme a toujours mille raisons contradictoires de s'engager, et jamais une naissance honteuse ne suffit à expliquer une vie. Mais il se pourrait aussi qu'Aragon ait reproduit un besoin ardent de reconnaissance, avec le Parti comme avec Elsa, avant de s'en libérer glorieusement, via son étonnante émancipation finale, pour vivre enfin sans plus avoir à craindre ni à faire peur. Les hypothèses de la psychanalyse sont souvent prévisibles, mais elles aident parfois à rendre touchant un homme qui s'était débrouillé pour rester incompréhensible. On ne pouvait sinon rêver d'un démontage plus éclairant du mode de fonctionnement d'Aragon le multiple, cet être qui changeait à chaque interlocuteur. « Étourdissant, y compris pour lui-même », avait d'emblée tranché Breton. ■



Philippe Forest, en 2013.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE FOREST

« JE COMPRENDS MIEUX POURQUOI JE NE LE COMPRENDS PAS »

Propos recueillis par Claude Arnaud

Vous connaissiez bien l'œuvre d'Aragon avant d'entamer ce livre. En quoi les trois ans que vous avez passé à l'écrire ont-ils changé votre regard sur l'écrivain, et l'homme ?

PHILIPPE FOREST. Je connaissais bien l'œuvre, certes, c'est pourquoi j'ai accepté la proposition que les éditions Gallimard m'ont adressée d'écrire cette biographie. Mais l'œuvre est énorme, et surtout elle touche à toute l'histoire littéraire, artistique, intellectuelle et politique du vieux XX^e siècle. J'ai donc beaucoup travaillé et beaucoup appris. Je ne suis pas sûr que mon regard sur Aragon, cependant, ait substantiellement changé. Les biographies consistent souvent en des exercices systématiques d'adulation ou de détestation. Je ne crois pas que ce soit le cas de mon livre. Aragon reste pour moi une énigme. Tout ce que je peux dire, c'est que je comprends mieux les raisons pour lesquelles je ne le comprends pas.

Aragon se voulait en 1919, avec Breton, « l'aventurier d'une aventure qu'on ne comprend pas ».

>>>